

Totalement inerte – morte si possible

Antonia Baum

La ville renferme beaucoup de villes, mais la nuit, elle en devient une autre, on pénètre dans son ventre.

Une fois j'en ai vu un assis au milieu de la foule éclairée par une lumière rouge qui était en train de glisser tout son avant-bras entre les jambes d'une femme.

Avec sa main libre il notait dans un livre tout abîmé des idées, car il était écrivain.

Son regard faisait le va-et-vient entre son avant-bras et le livre qui était posé sur le ventre épuisé de la femme, laquelle semblait néanmoins totalement ravie d'avoir son poing en elle.

« Qu'est-ce que tu écris là-dedans ? », demandai-je.

L'homme transpirait et ses cheveux étaient en bataille. Il m'a crié par-dessus la musique qu'il m'en informerait plus tard par texto, mais que je pouvais aussi regarder sur le net, si ça pressait vraiment.

J'ai voulu me faufiler à travers les gens pour boire encore, c'est alors que l'écrivain m'a prise par l'oreille et dit en ruisselant : « Ce ne sont pas des récits, juste des choses sans importance. Mais je n'y peux rien. Si j'étais pauvre, si je m'appelais Ali, quelqu'un me balancerait une bombe dessus, au minimum on me discriminerait ou on violerait mes droits fondamentaux, crois-moi, ce serait tout à fait différent. »

Mes parents n'auraient jamais dû se rencontrer.

Mes parents s'appellent Carmen et Götz, et ces deux personnes n'auraient pas dû se croiser. C'est un fait, me dis-je en jetant ma cigarette sur le toit du garage, pour être exacte je devrais les désigner comme père et mère isolément, comme éléments individuels pour ainsi dire, car je suis incapable de les mettre dans un seul et même mot, dans le mot « parents », sans avoir mauvaise conscience, pour eux c'est plus qu'on ne peut en supporter et pour moi c'est un mensonge, c'est tout simplement inadapté et, plus j'y réfléchis, plus je le trouve inadapté, c'est ce que je me dis en me rasant au bureau pour essayer de réviser.

Il y a trop de bruit. On ne peut pas être plus séparés que mes deux individus de parents : pendant des années, ils se sont mutuellement infligé des atrocités scandaleuses devant le tribunal, jusqu'à ce qu'ils aient épuisé les motifs pour lesquels ils auraient pu se plaindre, après quoi le calme est retombé autour de leur couple disloqué et, ce qui est resté, c'est un résidu de famille, asocial, tel que je le vois une fois de plus à ce moment précis, une famille résiduelle asociale dotée d'argent et qui me terrorise jusque sous le toit avec ses cris.

Les familles sont brutales, elles sont contagieuses, me dis-je. Astrid pousse des cris stridents en bas. Astrid, qui s'est acoquinée avec mon père par mariage sans réfléchir, lui crie dessus, à lui qui vient juste de rentrer de je ne sais où et qui de toute façon ne l'écoute pas ; il faut être parfaitement à côté de ses pompes pour croire sérieusement que Götz écoute ce qu'on lui dit, me dis-je, assise devant le Pacte germano-soviétique. Ils se disputent plus fort, il faudrait que je descende et leur demande de se calmer, mais j'essaie de continuer à lire, car je le veux. Partir ; dernière épreuve du bac demain, ensuite je pars.

Une porte claque en bas, je bondis de ma chaise et me retrouve plantée devant la porte de ma chambre, mais je finis par me retourner et vais à la fenêtre, m'assois sur le rebord, fume, respire et me dis : fumer sur le rebord de la fenêtre t'a déjà sauvé la vie mille fois, oui, me dis-je ; sans regarder le ciel et sans fumer sur le rebord de la fenêtre, ça fait longtemps que tu aurais sauté par-dessus le rebord de cette fenêtre, me dis-je en expirant la fumée vers le ciel qui s'étend derrière les montagnes.

Les cris perçants d'Astrid résonnent dans mon oreille. De quoi avoir des frissons dans le dos, de la même façon qu'ici on a globalement froid dans le dos, tôt ou tard on finit toujours par avoir froid, me dis-je. Je suppose qu'ils se disputent à propos de la nouvelle collègue qui vient de partir en voyage d'affaires avec Götz et dont Astrid est jalouse. C'est pour cette raison qu'elle a arpenté la maison telle une biche blessée pendant ces deux derniers jours et qu'elle m'a fait de la peine. Astrid

me fait de la peine, Götz me fait de la peine, Carmen me fait de la peine. Je veux être seule.

C'était hier midi. Astrid se lamentait et s'est mise à boire du vin de bonne heure, on ne sait jamais avec elle, alors je me suis assise en face d'elle.

Je lui ai caressé la main et j'ai hoché la tête d'un air compréhensif, bien que nous soyons plutôt réservées l'une par rapport à l'autre. Elle m'a caressé la main en retour puis elle a tripoté les boucles d'oreilles en perles que son Götz a bien été obligé de lui offrir comme preuve d'amour et c'est là qu'elle a éclaté. Elle a pleuré, cachant son visage en larmes derrière un nouveau mouchoir qu'elle réduisait en miettes à chaque fois, et à partir des restes de mouchoirs se sont formés de petits tas sur lesquels elle posait son regard tremblant pendant qu'elle me parlait de ce gou-jat de Götz, qu'on ne peut considérer que comme tel, dirait Carmen, parce que ton père ne s'est jamais fait prier, a-t-elle souvent dit à l'époque où elle était encore ici et même après, au téléphone depuis la Toscane, Carmen a continué de le dire et, du reste, me dis-je à la fenêtre, probablement l'a-t-elle toujours su. Elle l'a toujours su et je n'arrive pas à me rentrer dans la tête que l'on puisse mener sa vie ainsi, aller sciemment à la catastrophe et s'y ruer les yeux ouverts. Se précipiter dans la catastrophe des femmes mariées, me dis-je en pensant à Carmen et Astrid, dans la catastrophe professionnelle et relationnelle, me dis-je en pensant à Götz et à eux trois réunis, je me dis : la catastrophe existentielle, le carambolage humain, la destruction personnelle totale.

Lorsqu'Astrid a eu pleuré toutes les larmes de son corps, elle s'est retrouvée entourée d'un demi-cercle de petits tas de mouchoirs. Je lui ai caressé la main une fois de plus.

Elle s'est levée, avant de se racler la gorge d'un air vaguement embarrassé puis, avec sa voix habituelle, elle a fait une déclaration habituelle au sujet d'une activité habituelle qu'elle s'est aussitôt mise à faire : nettoyer la maison, le miroir de la salle de bains, les rideaux, le jardin, et moi, je suis allée dans ma chambre, que je quitterai le plus vite possible, me dis-je maintenant. Le plus vite possible, je quitterai cette maison qui est pour moi la maison morte qu'Astrid a tuée, achevée, avec sa folie des catalogues d'aménagement d'intérieur.

Des coussins, des lampadaires, des livres bien mis en valeur sur des tables d'appoint, le tout avec des couleurs coordonnées et partout des cadres-photos dans lesquels Astrid a enfermé des photos de personnes soi-disant heureuses, à savoir d'elle, de Götz et de moi. Mais ces photos encadrées, elle en a accroché dans toute la maison pour une seule et bonne raison : laisser miroiter aux visiteurs et à elle-même qu'ici habitent des gens heureux, ce qui est naturellement un mensonge, car dans cette maison personne n'a jamais, à aucun moment, été heureux, me dis-je, toujours à la fenêtre. Astrid a recouvert la maison d'un glaçage de livres, de tables d'appoint, de cadres-photos, le tout de manière systématique, une décoration épaisse, sirupeuse, qui est coupable du fait qu'on ne puisse évoluer ici qu'au ralenti, parce qu'on est collé à cette décoration sirupeuse et qu'on ne peut donc se déplacer

qu'à grand peine. Dans notre maison qui annihile tout mouvement, il n'y a pas que la décoration qui colle, il y a aussi l'air, l'air de la maison dans lequel nous résidons tous les jours, c'est une espèce de glu toute grise où chaque mot tombe lourdement et s'incruste éternellement, une glu où chaque mot est douloureux à prononcer, parce qu'on l'entend tomber durant des années, tandis que d'autres frappent encore, une glu à travers laquelle il faut se démener agressivement, sans quoi on n'avance pas. C'est pourquoi ici, globalement, on lutte. On avance en se frappant mutuellement, parce qu'il n'y a rien d'autre à faire, on peut aller jusqu'à dire qu'on avance en frappant sans discontinuer pour traverser la glu des conversations, le sirop d'intérieur qu'Astrid a répandu partout et badigeonné dans les angles, et qui au bout du compte étouffe la maison, telle est la vie dans cette maison, tels sont les faits.

Mais pour être honnête, la maison était déjà moribonde à l'époque où j'y habitais seule avec Götz, me dis-je ; en fait, même lorsque Carmen y était encore, le processus de décomposition était déjà entamé depuis longtemps. À proprement parler, la décomposition a démarré dès le moment où l'on a fondé cette famille, il faut être juste, mais lorsqu'Astrid est arrivée, la maison est définitivement morte, par asphyxie, et avec elle c'est aussi Astrid et moi qui étouffons, et mon père, mais lui il est de toute façon déjà mort, me dis-je à ma fenêtre. Il est mort, pour moi, pour Carmen aussi, mes parents sont pour moi morts. En tant que parents ; en tant que Götz et Carmen, ils continuent bien sûr d'exister, mais en tant que parents ils sont morts, ils ne sont jamais nés en tant que tels ou alors ils se sont suicidés, qu'en sais-je.

Il y a trop de bruit, maintenant je descends, il le faut, me dis-je en me postant devant la porte de ma chambre, mais je m'en détourne aussitôt. Je ne veux pas voir ça, me dis-je, je ne veux pas être intégrée à leur relation délétère.

Je respire tout en restant plantée debout puis reviens à mon bureau et au Pacte germano-soviétique devant lequel je m'assois pour continuer. Je lis, je prends des notes, le mal de tête arrive et je n'ai pas le droit de penser. Plus que ce soir et demain à ne pas penser, ensuite ce sera terminé pour de bon, le bachotage stupide des pactes, me dis-je. Et surtout, c'en sera terminé pour de bon avec tout le reste, qui est bien pire, me dis-je les yeux rivés sur le Pacte germano-soviétique. C'en sera terminé avec l'asile de la peur, l'asile de la terreur, l'école et ses couloirs de la terreur où la peur de l'avenir est perpétuellement semée, une peur que j'ai moi aussi fini par ressentir, à mesure que j'ai dû traverser ces couloirs de la peur sans fenêtres, j'ai eu de plus en plus peur, mais la pire des peurs était celle qui était semée dans les salles de classe, les centrales de la peur auxquelles menaient tout droit les couloirs de la terreur. Dans les salles de classe, ils nous ont terrorisés pendant des années avec leurs formules d'intimidation sur l'avenir et les métiers d'avenir, ou plutôt les métiers sans avenir, et sur le manque de temps, c'est ce qu'ils n'ont jamais cessé de nous répéter : que nous

n'avons pas le temps et que nous devons nous dépêcher de passer dans les classes supérieures qui conduisent à un bac rapidement en poche, un bac en douze ans, pour lequel nous devons enregistrer de bonnes notes et une bonne moyenne et, aussitôt après, entamer le bachelor puis le master, ou plutôt, les avoir déjà terminés, sans perdre de temps, comme ils n'ont pas arrêté de nous le dire dans le cours sur l'avenir et, dès la troisième classe, ils nous ont distribué presque tous les jours des brochures sur l'avenir, et le cours sur l'avenir, ils l'ont subdivisé en : crise économique, discipline, flexibilité, mobilité, stages, et cette obsession de l'avenir, me dis-je à présent tandis que je suis assise en face du Pacte germano-soviétique, l'ensemble du corps enseignant a dû aller la chercher dans les journaux ou bien ce sont je ne sais quels ministères qui la leur ont soufflée à l'oreille, oui, c'est la réflexion que je me fais, on a dû fourrer la lubie malade de l'avenir dans le crâne de chaque enseignant, en tout cas c'est ce que j'ai souvent dit à mon amie Lisa, dans un village comme celui-ci on n'attrape pas une telle névrose de l'avenir comme ça, alors qu'ici il n'y a pas le moindre avenir, que tout est toujours pareil et lent, c'est aussi ce que j'ai dit à Lisa qui a haussé les épaules, qui n'a toujours fait qu'hausser les épaules, je m'en souviens maintenant, devant le Pacte germano-soviétique.

Monsieur Wolf était le celui dont le corps d'enseignant était le plus atteint par la maladie de l'avenir et c'est lui qui a déployé le plus d'énergie à nous la transmettre. Il était toujours là à nous dire que nous devons nous dépêcher, que nous devons être polyvalents et, pendant l'heure de cours qui suivait, complètement abruti par sa maladie, il affirmait tout le contraire : il faut trouver un domaine de spécialité, déclarait-il à la classe, et un jour mon ami Julian a lu ses *Désarrois de l'élève Törless* ou quelque chose d'autre, il l'a fait par rébellion contre le corps enseignant malade, contrairement aux autres qui se sont laissés contaminer sans la moindre résistance, mais en voyant Julian en train de lire, l'enseignant Wolf est sorti de ses gonds névrosés, l'enseignant Wolf a aussitôt interpellé Julian le nez dans son livre, en l'interrogeant devant la classe, et c'est là que l'enseignant a demandé à Julian à quoi ressemblait ses projets d'avenir, et Julian s'est tu un long moment puis il a répondu qu'il voulait étudier le théâtre ou la sociologie, et c'est alors que l'enseignant Wolf s'est mis à glousser et à rire : Et que comptes-tu faire avec cela ? Chauffeur de taxi. Ah ah, telle fut la réaction rigolarde de la dictature de l'avenir incarnée par Monsieur Wolf dans tout son mépris du genre humain, qui n'a pas craint de personnifier au plus haut degré de perfection le cliché du stupide corps enseignant qui pratique l'intimidation ; je m'en souviens maintenant, assise à mon bureau. Non, la dictature de l'avenir, qui avait pris possession de son corps, a jailli hors de lui dans un rire non dissimulé, me dis-je, et il a aussi ri de moi, car je ne voulais pas laisser Julian tout seul alors j'avais dit : Monsieur Wolf, moi aussi je veux faire ça, ou bien j'irai au conservatoire d'art dramatique, avais-je dit et il s'est contenté de rire sans rien répondre, il a simplement poursuivi son misérable

cours sur l'avenir, car cela fait longtemps qu'il ne me dit plus rien, à moi, non, il croit que je n'ai pas besoin de cours sur l'avenir, car d'après lui je n'ai pas d'avenir parce que, comme il n'a cessé de le répéter, ou disons plutôt de le répandre, au sein de toute sa corporation enseignante : je ne suis pas faite pour aller au lycée. Maintenant Astrid hurle, de plus en plus dans les aigus, dans un instant elle va commencer à pester contre Götz, j'entends qu'elle est en train de pleurer. J'ai la rage en bouche. Tellement prononcée, que je sens le goût du rouge, je ferais mieux de rester assise sur ma chaise. À la fenêtre, la tête à l'air libre, encore une cigarette. Tout en haut, le ciel grignoté par les montagnes ; tout en bas, la rue silencieuse dans la lumière des réverbères. Un petit bout de rue, cette rue et, accolé à elle, il y a cette espèce de boîte qui sert d'arrêt au bus communal et qui me torture à présent comme chaque jour par sa vision triste et en même temps ridicule, et je ne veux plus y attendre, parce qu'au fond je ne fais seulement qu'attendre et le plus souvent c'est toujours auprès de cette boîte qui sert d'arrêt de bus communal que j'ai dû attendre. Partir en ville, partir d'ici, me dis-je.

2

La ville renferme beaucoup de villes, mais la nuit, elle en devient une autre, on pénètre dans son ventre. On doit savoir comment y entrer et c'est Patrick qui m'a aidée à franchir le seuil. Patrick, chez qui j'habite à présent, et que je cherche désormais à fuir, une fois de plus, en courant à travers le ventre je le fuis, lui qui veut me posséder, qui s'est fixé dans sa tête de fonctionnaire psychotique l'idée de me posséder, qui veut m'avoir à l'intérieur de son appartement design de fonctionnaire et m'ajouter aux meubles comme un énième meuble qui lui offrira une vue plus jolie à contempler, tel est Patrick, me dis-je, et aujourd'hui Patrick veut que je passe une fête à ses côtés, la fête la plus importante de toute l'année, comme il a dit, c'est important, m'a-t-il encore rabâché aujourd'hui, tous les gens de sa branche débile seront présents, y compris Sue, d'où le fait qu'il a absolument besoin de moi pour jouer celle-qui-se-tient-aux-côtés-de-Patrick. Prétextant aller me chercher quelque chose à boire, j'ai réussi à me barrer et je cours, en respirant les lumières, en buvant, on devrait constamment être ivre, me dis-je et je bois, je bois, à la recherche de Jo, parcourant le ventre de la fête.

À l'intérieur du ventre, personne ne surveille l'état dans lequel on se trouve. Tout est bloqué par des gens et des bras qui ont besoin de quelque chose et ici dans les sous-sols on n'arrête pas de provoquer je ne sais quelle sensation, qui doit être suivie d'une autre encore plus grande, et les gens échangent en criant des commentaires sur l'intensité de ces sensations. Le jour, tout le monde sort des maisons pour se rendre dans d'autres maisons, on parcourt les rues pour aller au travail, et la

nuit, on vient ici-bas se chercher de la sensation. J'ai bu la première nuit entière et j'ai aussi bu tout ce qui est venu ensuite, jusqu'à ce qu'il ne reste presque plus rien de moi. C'est donc ici que viennent les gens qui se pressent dans les rues et ne s'arrêtent jamais, mais ici non plus, ils ne sont jamais reconnaissables et finissent toujours par disparaître. Pourtant là, il y en a eu un qui m'a prise dans ses bras. C'était sombre, il portait un masque fin sur son visage, il y avait une scène, nous avons tournés autour de nous-mêmes. Ses dents étaient comme des maisons, sur sa peau je sentais des cicatrices et ça n'arrêtait pas de tirer autour de nous et je l'ai tenu fort par la main pour qu'il ne disparaisse pas. Dans son cou j'ai décelé une odeur que j'ai gardée pour moi – il n'y a pas de mot pour cela, il était doux et ferme et je voulais, je voulais ! Je voulais connaître son nom, mais je ne l'ai pas bien compris, j'ai compris Jo. Après quoi il avait disparu et ici, quelque part dans le ventre, c'est mon seul espoir de le retrouver. Même maintenant, je le cherche, Jo, et soudain c'est Patrick qui est là. Une boisson à la main, il se tient là, à l'affût, et me cherche parmi les têtes qui défilent, il ne fait rien d'autre que guetter ma tête comme un fou furieux à travers la foule. Il me fait signe de venir à lui. Patrick, me dis-je en avançant vers lui à contre-cœur, est dangereux, il a le potentiel d'un psychopathe et avec lui, le psychopathe, j'ai un contrat. Patrick vit dans son ordinateur assommant, Patrick porte dans son boîtier d'ordinateur un petit cœur enflammé qui le rend fou et ne cesse de lui jouer des tours, me dis-je tandis que je suis debout à côté de lui et veux m'en aller retrouver Jo, mais je suis obligée de rester à côté de Patrick qui tient à présent ma main dans la sienne pendant que, dans sa tête, il n'obéit qu'à un seul ordre, celui de m'attacher. Patrick : début de la trentaine, directeur artistique, beaucoup de travail, un visage quelconque avec des lunettes à monture noire.

Liquide, transparent, castré.

Emménager chez lui a été ma plus grande erreur, me dis-je maintenant qu'il serre ma main dans la sienne, ce qui le fait sourire en me regardant. Il est debout à côté de moi, plongé dans une lumière bleu foncé, son corps est poussé par la musique ; de fait il dort, mais quand une connaissance de son travail vient à flotter dans le coin, il rallume son visage, sort quelques phrases avant de se rendormir. Il se cramponne à ma main en dormant et se réveille parce que je ne bouge pas d'un pouce. Depuis que sa copine, son ex-copine Sue, n'habite plus chez lui, Patrick ne peut plus dormir, c'est ce que j'ai appris une nuit, lorsque je l'ai trouvé dans sa cuisine, après qu'il m'ait réveillée en y faisant du rangement et du ménage.

À ce moment-là j'avais tout de suite voulu m'occuper de lui car, si quelqu'un a des problèmes d'insomnie, cela veut bien dire qu'il n'est pas complètement mort, alors il faut l'aider, m'étais-je dit et je l'avais abreuvé de paroles toute la nuit dans cette cuisine telle une fille de psychologue, de la manière la plus dilettante et la plus imbue qui soit, oui, on peut le dire, dans cette cuisine la nuit et moi-même, nous n'avons pas tardé à être couronnées d'une auréole et ensuite, nous sommes allés

dans son lit où il a bien fini par s'endormir, en tenant ma main, ce qui m'avait touchée à ce moment-là et me rend aujourd'hui furieuse, systématiquement, car je continue de m'allonger à côté de lui et à chaque fois cela me rend furieuse, de plus en plus furieuse, bientôt le lit explosera et prendra feu. Il n'arrive plus à dormir, me dis-je, et c'est la raison pour laquelle il s'est procuré un ersatz, il s'est procuré ma personne en guise d'ersatz de Sue, pour emplir son appartement d'odeur et de voix. La vraie raison de ses insomnies n'est pas Sue, Sue ne compte pas, elle aussi il n'en a voulu qu'à titre d'ersatz, non, la vraie raison à ce problème de sommeil est la maladie de la solitude qui le bouffe à petit feu, qui l'a en fait englouti depuis un bon moment, tel que je le constate à longueur de temps depuis que j'observe sa vie qui se divise en travail, artefacts et invitations, et encore une fois : travail, artefacts, invitations. Patrick, me dis-je en l'observant de profil, avec son nez banal, sa bouche banale, tout son visage banal, Patrick traverse le monde au volant d'une voiture téléguidée et sur une étagère il m'a découverte. Il m'a découverte, sortie de l'étagère et achetée, et moi, il faut le dire tout net, je me suis laissée acheter, car j'ai besoin d'avenir et que Patrick, dans son enclos, a besoin d'une fille qui reste debout à côté de lui, tel est le deal. Celle-qui-se-tient-à-ses-côtés n'est pas n'importe qui, non, c'en est une qui s'harmonise ton sur ton ; elle doit nécessairement être de celles que l'on est autorisé à regarder depuis la clôture, me dis-je en regardant Patrick se gratter sa tête grillagée, la tête dans laquelle il est coincé au plus grand regret de toutes les personnes concernées.

Une fille – non pas une femme, une fille, que l'on est donc autorisé à regarder depuis la clôture, me dis-je, dans l'idée de Patrick c'en est une qui n'a pas un poil en dessous des cils. Si Patrick voit un poil au mauvais endroit, il devient hystérique et s'en va immédiatement le couper, parce qu'il a peur d'être vu avec une fille qui a un poil au mauvais endroit, c'est la réflexion que je me fais tandis qu'on me présente à un homme, un écrivain, qui s'est installé à côté de Patrick et moi, les deux enchaînés l'un à l'autre. Patrick m'embrasse avec ostentation. C'est ça, poursuis-je en pensée, Patrick veut mettre dans son enclos une fille qui ressemble à celles de son magasin, c'est une fois de plus ce qui caractérise tout à fait son existence téléguidée, laquelle atteint là son incroyable apothéose car, je me dis : Patrick veut connaître son apothéose avec une fille qui est sexuellement compétente mais qui n'a encore jamais eu de relation sexuelle et, à ce niveau-là, me dis-je, l'existence téléguidée de Patrick atteint, dans sa bêtise sans borne, l'apothéose. Par ailleurs, me dis-je, la fille que l'on est autorisé à regarder depuis la clôture ne doit pas fumer, ou alors occasionnellement, il ne faut pas qu'elle boive, ou alors occasionnellement, il faut qu'à l'occasion elle dise des choses qui ont l'air futées et il faut qu'elle dise ces choses futées sur un ton modéré, il faut qu'elle ait un projet professionnel qui sonne fantastique ou, mieux encore, qu'elle soit déjà quelque chose de fantastique, mais pas trop non plus, il faut qu'elle soit entourée des mêmes tendances artistiques, des mêmes

livres, des mêmes journaux, des mêmes films, des mêmes meubles, des mêmes sujets de conversation que lui, bref : il faut qu'elle soit totalement inerte, voire morte si possible.

Dans mon cas, me dis-je, Patrick a dû faire une erreur de calcul, il n'y a pas d'autre explication au fait qu'il m'ait placée dans son enclos. À cause de ses insomnies, il est possible qu'il se soit retrouvé prêt à faire des concessions, ou qu'il n'ait plus été à même de juger, en tout cas, il s'est trompé dans ses calculs et maintenant il essaie de me tailler et de me découper pour arriver à ses fins, et ce Patrick téléguidé, oui, ce Patrick proprement misanthrope, ce jardinier dangereux, il faut bien le dire, se balade incognito, incognito avant tout pour lui-même, me dis-je et cette scandaleuse situation générale ne fait au fond que prouver ce dont je me suis toujours doutée, à savoir que l'émancipation, au nom de laquelle Carmen a spécialement aménagé toute une étagère de livres chez elle, est un échec total, une émancipation ratée. Depuis toujours je l'avais pressenti, à présent je le sais avec certitude : elle a échoué, elle a complètement avorté. Ma tête a été rapportée du passé et posée sur mes vêtements contemporains, rien de plus. Rien n'a changé dans la tête, c'est un caisson mal aéré où sont crochetés des tas de mensonges qui traînent à découvert, elle est bourrée de bigoudis et de rideaux. Des rideaux que je n'ai pas posés moi-même, pour ça je suis allée chercher le jardinier téléguidé qui est, lui, censé poser et fixer toute ma vie et, vu sous cet angle, le jardinier téléguidé n'a finalement pas commis d'erreur de calcul, il a au contraire tout évalué correctement, me dis-je en hochant la tête pendant que je considère Patrick et l'écrivain qui doivent avaler leur conversation assommante, qui sont obligés de l'avalier pour des raisons purement économiques. L'écrivain se tourne vers moi en souriant, Patrick se rapproche de ma joue. Il caresse mon oreille et me murmure que nous allons maintenant partir, et moi, je continue de hocher la tête. Patrick, me dis-je, est à l'intérieur de son boîtier quelqu'un de profondément mal assuré, quelqu'un qui a reçu via son i-Phone les exigences actuelles et les déclarations contradictoires sur la vie en se les prenant directement dans sa tête clôturée où il leur obéit, mais où elles installent également un terrible chaos qu'il cherche de toutes ses forces à mettre en ordre – avec violence, me dis-je. C'est pourquoi je dois quitter l'enclos, le terrain, le plus vite possible, dès demain, me dis-je. Vous permettez que j'aille aux toilettes ?, j'interromps l'écrivain et Patrick. L'écrivain plisse le front et regarde Patrick incrédule qui hoche vigoureusement la tête. Je dis merci et m'en vais me chercher une autre vodka avant de disparaître. Dès demain tu vas quitter l'enclos, fini de se faire tailler. Il te modèle, tu te laisses modeler, à vous deux vous êtes le commando du modelage et toi, tu en es la chef. Quelque part dans la boue qui s'est transmise au fil des siècles et qui est conservée dans ton cerveau, il est écrit que tu veux te laisser exploiter par un jardinier. Toi aussi, me dis-je, diverses déclarations actuelles ont dû tomber dans ta tête. C'est sur cet héritage de boue que les déclarations sont tombées, à savoir : que cela ne se fait absolument pas, de se livrer aux mains d'un jardinier pour se laisser exploiter. La

boue ne s'entend pas bien avec les déclarations actuelles, qui disent aussi : libère-toi totalement, sois féminine, tout en étant comme un homme, libère ta sexualité, fais un maximum de trucs sexuels délirants, fais-toi baiser à fond par tous les trous sans oublier d'avoir toujours l'air un maximum sûre de toi (ce pourquoi je ne veux pas et ne peux pas entendre parler d'actes sexuels, vraiment, je ne peux pas les accomplir). Les déclarations de propagande qui me sont tombées dans la tête, de concert avec la boue héritée au fil des siècles, ont provoqué une explosion qui a laissé derrière elle une tête parfaitement irritée, une tête pleine d'une rage destructrice, une tête de loup-garou, me dis-je. Le jour, c'est une tête de femme mariée qui fait du crochet, parle volontiers d'artefacts avec Patrick et l'aide à s'endormir mais, si cette tête de femme trouve une porte de sortie, elle se métamorphose en tête de loup-garou cruel, obsédé par une rage destructrice ignoble à l'endroit du Patrick téléguidé, c'est comme ça, me dis-je. Devant les toilettes je tombe sur l'écrivain qui a dû m'emboîter le pas, il demande si je veux l'accompagner à je ne sais quelle fête, je réponds oui et téléscopie Patrick qui était parti à ma recherche, qui m'empoigne par le bras et dit qu'il veut partir maintenant, que je dois venir, immédiatement, dit-il, il veut m'arrêter, m'emmener. Je me dégage, continue de marcher, me faufile à travers la foule jusqu'à la sortie, suivie de près par Patrick qui essaie de m'attraper, dehors l'écrivain hèle un taxi et je monte dedans, Patrick reste seul, nous démarrons, la ville est pleine de lumières, le taxi la dépasse et entre dans une autre et, après 88 nuits passées à l'intérieur du ventre, je me retrouve allongée, sous un bar, en compagnie de l'écrivain notamment, un dispositif spécial me ravitaille en vodka et pilules, tout le monde y balance régulièrement quelque chose dedans, l'écrivain s'allonge sur moi, la sueur perle dans ses cheveux de compositeur qui commencent à devenir gris, ce qui le fait pleurer, il me serre contre lui afin que nous ne fassions qu'un, deux corps sont allongés côte à côte sans avoir quelque chose à voir l'un avec l'autre, c'est ce que je me dis en nous regardant, je tourne la tête pour voir si je peux apercevoir Jo parmi les gens qui dansent au-dessus de nous, mais je ne vois que des gens qui tremblent, de joie ou de peur, ça je ne saurais le dire. Alors je m'en vais à quatre pattes et cherche une porte de sortie, je vois des jambes battre le sol au son de la techno, un coup m'atteint sur le côté, je m'affale par terre et vois des pieds, ils piétinent, me dis-je, non, ils marchent, car les pieds ne font rien d'autre que de marcher au pied cadencé, et les mains, à l'autre bout du corps, sont tendues en l'air, comme articulées, ils jubilent et s'extirpent de leur quotidien dans une marche militaire, me dis-je avant de sentir mon nez exploser. La techno : une marche en musique qui piétine l'individu à mort en toute certitude et dans une communion de bêtise, la technologie de la bêtise, ce que l'être humain a jamais créé de plus bête en matière de musique, la techno sera notre déchéance à tous, me dis-je au moment où je ne reçois plus d'air parce quelqu'un est debout sur ma poitrine et commence à sautiller, Hitler aurait voulu écouter de la techno et il aurait décrété au pays entier d'écouter de la

techno, tout comme la corporation de mes anciens profs, ils ont tous dû écouter de la techno lorsqu'ils ont commencé à avoir leurs idées aseptisées de standardisation ; Götz aussi écoute probablement de la techno en secret. La techno, me dis-je pendant que la musique s'amplifie et que les intervalles entre les piétinements se rapprochent, la musique des débilés affranchis que rien n'intéresse, qui ne tentent plus rien en dehors de leur prière techno, me dis-je en rampant écrasée sur le sol où je rassemble mes dents que je décide de revendre après comme si c'étaient des pilules, si toutefois mon état de santé le permet. Nuit après nuit, du ventre émane une vapeur blanche, sur le mur peint en noir est accroché de l'art composé d'organes déchirés, emballés sous vide dans du plastique, nuit après nuit, je vois, il y en a deux qui font connaissance là-bas au bar et qui se plaisent.

Qu'est-ce que c'est ?

C'est un regard depuis des yeux qui voient avec précision, c'est peut-être un bond en arrière qu'ils sentent chez l'autre, c'est une odeur chaude qu'ils avalent assoiffés après un mouvement sur la chemise de l'autre.

Ils bouclent eux-mêmes un périmètre autour d'eux ; le bar aussi, par sécurité, est balisé de couleurs de signalisation. De l'encre noire sur le comptoir, et on convient d'un accord, car il faut auparavant que les choses soient claires : je ne peux pas te laisser entrer, quelque chose en moi a été arraché et n'a jamais été remis en place, ne me demande pas quoi, demande plutôt à mes parents et je veux bien déployer devant toi sur-le-champ et sur ce bar l'étendue de mon caractère complexe. Néanmoins tu n'as pas le droit d'en vouloir trop de ma part et je te promets que moi non plus, je n'en voudrai jamais trop de ta part.

Rapidement les deux qui sont enveloppés dans un cordon de sécurité se font comprendre qu'ils sont prêts à toutes les choses possibles, mais qu'ils ne se voient vraiment pas en mesure de faire cette chose-là en particulier, alors ils quittent le ventre et vont s'allonger ensemble dans un lit qui le lendemain sera terne et souillé sous leur corps, froid aussi, parce que l'un des deux, conformément à l'accord passé, se dépêchera de ranger la chambre sanguinolente, c'est comme ça, c'est comme ça que je n'ai pas cessé de le constater chez ceux qui crient de douleur, c'est ce qui m'arriverait à moi aussi, si je ne m'enfuyais pas toujours à temps en courant, pour empêcher mon cœur de s'arracher, ce qui met d'ailleurs en lumière le grand problème de l'extermination du cœur, je me dis. Le ventre à travers lequel tu nages – un projet d'extermination du cœur à grande échelle, un lieu où l'on pratique des sévices dirigés contre le cœur, où l'on arrache, où l'on laisse tomber à terre, en en voulant toujours plus. Des visages crayeux, violacés et trempés, défilent, je nage à travers la foule et veux sortir, m'accrocher à un cou, au cou de Jo, mais je ne le trouve pas, seul Patrick arrive soudain à ma hauteur et je vois dans ses yeux à travers lesquels je peux entièrement entrer, jusque dans

l'obscurité, là il n'y a plus rien qui arrive, plus rien n'arrive, il tire ma main à lui, je la dégage et m'en vais en courant, je continue de nager, encore plus loin et pendant des nuits, à travers le ventre dont je n'ai pas trouvé la sortie.